



Gerard Reve fait signe au pape Jean-Paul II lors de la visite de ce dernier à Bruxelles le 4 juin 1995 (Photo Kl. Koppe).

principalement au genre épistolaire. Les lettres qu'il rassemble dans des recueils sont des récits sans fard du combat de l'écrivain contre l'alcoolisme, de sa vie amoureuse, de sa passion pour la mort. Ses romans les plus récents convainquent moins que ceux des années 1960 et 1970. *Het Boek van Violet en Dood* (Le Livre de violette et de la mort), paru en 1996 et déjà annoncé dans *Nader Tot U* comme sa grande œuvre à venir, n'a pas la véhémence de sa prose antérieure et, sauf peut-être pour ses inconditionnels, n'a nullement répondu aux attentes, pas plus que sa toute dernière nouveauté, *Het Hijgend Hert* (Le Cerf haletant, 1998). En 1998, les Éditions Veen ont entamé la publication des œuvres complètes de Reve, dont le sixième et dernier tome est paru en 2001. En 2001 également, il a reçu pour l'ensemble de son œuvre le prix des Lettres néerlandaises, la plus haute distinction littéraire du monde néerlandophone.

L'œuvre de Gerard Reve occupe une place à part dans la littérature néerlandaise du xx^e siècle. Que ce soit en poésie pure ou sur le plan du style,

elle ne se compare à aucune autre œuvre littéraire du xx^e siècle de néerlandophonie ou d'ailleurs. Sa poésie se réclame explicitement de «l'art pour l'art» de la fin du xix^e, démarche ô combien téméraire à une époque où Harry Mulisch et Willem Frederik Hermans passent pour les parangons du roman néerlandais (post)moderne. Reve se qualifie lui-même d'artiste «romantique décadent», professant que la Mort - ainsi qu'il se plaît à l'orthographier - constitue «le thème constant et omniprésent de l'art - de tout art». De plus, son œuvre se caractérise par une propension anachronique à la beauté et à l'esthétisme, que la critique d'aujourd'hui considère davantage comme matière à problèmes que comme des idéaux à poursuivre. Fidèle à la ligne de conduite de l'esthétisme dandy, Reve ne manque aucune occasion de fustiger toute forme de politisation de l'art, et il s'en prend volontiers au réalisme socialiste.

Les vues politiques et sociales de Reve sont, elles aussi, constamment à l'opposé des conceptions courantes. Bien que, dans ses écrits, il se soit

montré adversaire de toute concession et pourfendeur de tabous et par là même proche de l'esprit de liberté qui avait cours aux Pays-Bas dans les années 1960, il lui est souvent arrivé de railler le communisme, pourtant très prisé des milieux artistiques de l'époque, car il lui trouvait beaucoup à redire. Sa conversion au catholicisme en 1966 a interloqué et désappointé ses pairs. En outre, l'écrivain s'est maintes fois rendu suspect aux yeux de certains progressistes politiquement hypercorrects en faisant des déclarations aussi élitistes que douteuses sur les étrangers ou sur la bêtise de la masse («...je suis moi-même du peuple. C'est justement pour cela que je sais qu'il faut le maintenir sous tutelle et ne pas le laisser accéder au pouvoir»). Néanmoins, certains de ses anciens partisans se sont à nouveau rangés à ses côtés lors du «procès du baudet», où il était accusé de blasphème pour avoir, dans *Nader Tot U*, montré son héros en compagnie d'un Dieu qui avait la forme d'un «Baudet gris d'un an». A l'audience, Reve plaida personnellement, et il le fit de manière si lucide et si subtile qu'il gagna son procès.

Ce petit morceau d'anthologie, qui sera repris dans *Vier Pleidooien* (Quatre plaidoiries, 1971), est un bel exemple de l'exceptionnelle qualité du style de Gerard Reve. L'écrivain combine magistralement un langage archaïsant et des éléments de tous les jours. On le surprend souvent à faire de la corde raide entre l'ironie et l'intention honnête, entre le grotesque et le méthodique. Son style particulier lui a valu bien des émules, parmi lesquels le Flamand Herman Brusselmans (°1957), qui utilise des ingrédients assez semblables aux siens mais les manie de façon moins originale. L'influence de Gerard Reve ne s'arrête pas au style. Les premières œuvres de Kees Ouwers (1944-2004) (1) et de Thomas Rosenboom (°1954) (2) trahissent nettement l'héritage révien, et tout un réseau d'écrivains homosexuels, hommes ou femmes, voient en Gerard Reve un chef de file qui les aide à assumer leur différence. En fait, la place de cet auteur populaire catholique dans l'histoire de la littérature de langue néerlandaise ne sera vraiment définie que lorsque tous les écrivains

qu'il a influencés auront donné leur pleine mesure. Mais il est une certitude que Gerard Reve a emportée avec lui dans son au-delà: cette œuvre n'est pas restée inaperçue.

Bart van der Straeten

(Tr. J.-M. Jacquet)

(1) Voir *Septentrion*, XXXIII, n° 4, 2004, pp. 3-13.

(2) Voir *Septentrion*, XXXII, n° 4, 2003, pp. 48-51.

Ouvrages de Gerard Reve parus en français:

Les Soirs (titre original: *De Avonden*), traduit du néerlandais par Maddy Buysse, Gallimard, Paris, 1970.

Le quatrième homme (titre original: *De Vierde Man*), traduit du néerlandais par Marnix Vincent, Gallimard, Paris, 1995.

Parents soucieux (titre original: *Bezorgde ouders*), traduit du néerlandais par Marnix Vincent, Gallimard, Paris, 1995.

Mère et fils (titre original: *Moeder en Zoon*), traduit du néerlandais par Marie Hooghe, Phébus, Paris, 2005.



Honneur aux passeurs :

Philippe Noble et Marnix Vincent couronnés

Philippe Noble (°1949) et Marnix Vincent (°1936), deux grands traducteurs et collaborateurs réguliers de *Septentrion*, se sont vu décerner en 2006 d'importantes distinctions récompensant leurs traductions. Le 20 janvier 2006, à l'Institut Néerlandais de Paris, Philippe Noble a été couronné du tout nouveau prix des Phares du Nord pour ses traductions françaises d'œuvres littéraires originellement en langue néerlandaise. Le prix des Phares du Nord est un prix de traduction bisannuel, institué par la Fondation pour la production et la traduction de la littérature néerlandaise et le Fonds flamand des lettres.

Philippe Noble a signé un nombre impressionnant de traductions à partir du néerlandais, plus de 35 titres, au nombre desquels figurent entre autres des œuvres de J. Bernlef (°1937), Anne Frank (1929-1945), Arnon Grunberg (°1971), Etty Hillesum (1914-1943), Harry Mulisch (°1927), Multatuli (1820-1887), Cees Nooteboom (°1933), E. du Perron (1899-1940), P.F. Thomése (°1958) et Leon de Winter (°1954). En outre, il a participé à la traduction de nombreuses anthologies en français de récits et de poèmes néerlandais et flamands. Il fait partie du comité de rédaction de *Septentrion* et est conseiller littéraire pour les Éditions Actes Sud.



Philippe Noble (°1949).



Marnix Vincent (°1936).

En 1981, il a obtenu le prix Martinus Nijhoff pour sa traduction en français de *Het land van herkomst* d'Eddy du Perron (*Le Pays d'origine*, Gallimard, 1980) (1). Parallèlement à ses activités de traducteur, il a contribué de diverses manières à la diffusion de la littérature de langue néerlandaise dans la francophonie. Il a enseigné à la Sorbonne, a été, dans les années 1990, directeur de la Maison Descartes à Amsterdam, puis diplomate en poste à Gand et à La Haye. Il occupe actuellement la fonction de chef de projet du réseau franco-néerlandais de l'enseignement supérieur et de la recherche à l'université de Lille. Cela fait donc 25 ans que Philippe Noble consacre ses loisirs à la traduction. Quand on lui pose la question, il avoue en toute sincérité qu'il est toujours quelque peu effrayé à l'idée de se retrouver seul face au texte à traduire.

A Paris, ce sont Jean Mattern, directeur des droits étrangers de Gallimard, et l'écrivain néerlandais P.F. Thomése, dont il a traduit l'inoubliable récit *Schaduwkind* (*L'Enfant-ombre*) (2), qui se sont faits les interprètes de

l'hommage rendu à Philippe Noble. Leurs allocutions nous ont appris que, tout jeune, celui-ci avait commencé à étudier le néerlandais pour des raisons sentimentales et qu'après quelques mois à peine, il réussissait à tourner fort joliment de petits poèmes pour la Saint-Nicolas. Il faut bien avouer qu'avec les années, il est parvenu à une maîtrise du néerlandais que de nombreux locuteurs natifs sont en droit de lui envier.

Au début de sa carrière de traducteur, Philippe Noble partait souvent de modèles littéraires. Depuis, il a appris à prendre du recul par rapport à ses préférences littéraires, et à se mettre davantage à l'écoute de la «voix» même du livre, y compris dans les cas où la traduction qui en résulte sort quelquefois des sentiers battus de la correction grammaticale. Par exemple, il traduit les images abruptes de Cees Nooteboom aussi abruptement que possible. Avec les années, sa définition de la traduction s'est faite plus modeste, plus minimaliste: «Une traduction, ce n'est peut-être rien de plus que la lecture qu'un individu fait d'une œuvre à un moment donné,

ou plutôt le compte rendu de cette lecture. Mais c'est un compte rendu un peu particulier, écrit dans une autre langue que celle du texte original.» Une «drôle de définition», peut-être. Philippe Noble en est conscient «mais elle a le mérite d'expliquer certaines caractéristiques ennuyeuses de textes traduits: pourquoi une traduction est toujours plus longue que l'original (parce qu'elle est de l'ordre du commentaire et non de la copie), pourquoi elle vieillit plus vite que l'original (parce qu'elle manifeste un sens perçu à un moment donné, et si l'œuvre est suffisamment riche, elle produira trente ans plus tard un sens légèrement différent), pourquoi elle est généralement plus explicite, moins polysémique que l'original (parce qu'elle est toujours le fruit d'un déchiffrement, d'une déconstruction, sans lesquels on ne pourrait l'écrire).»

Le 6 février 2006, c'était au tour de Marnix Vincent d'être primé. Au Centre culturel Flagey, à Bruxelles, il a reçu le prix triennal de Traduction de littérature de langue néerlandaise. Il l'a emporté sur les deux autres candidats en lice: Marie Hooghe (également traductrice en français) et Gregor Seferens (qui traduit en allemand). La vie de Marnix Vincent trahit une histoire linguistique complexe. Flamand de naissance, il grandit en Wallonie. Après des études en philologie romane à Gand, il fut plusieurs années assistant en littérature française moderne, et termina sa carrière dans une école pour traducteurs et interprètes à Bruxelles. Il traduit depuis une vingtaine d'années.

Dans son rapport, le jury a mis en exergue les grandes qualités dont témoignent les traductions de poésie dues à Marnix Vincent, lesquelles vont de Hugo Claus (°1929), en passant par Stefan Hertmans (°1951) et Leonard Nolens (°1947), jusqu'à Benno Barnard (°1954), Jozef Deleu (°1937) et Luuk Gruwez (°1953). Il a traduit la quasi-totalité de l'œuvre poétique de Hugo Claus, pour qui il professe une grande admiration (3), a collaboré à la traduction des deuxième et troisième tomes de la traduction intégrale de son œuvre théâtral et a signé la traduction de

plusieurs de ses ouvrages en prose. De Leonard Nolens il a traduit *Bres* (Brèche), un cycle de poèmes tout à fait singulier, une «œuvre en évolution», répartie sur plusieurs recueils, mais présentée ici pour la première fois en traduction comme la quintessence de l'œuvre de l'auteur (4). Avec *Le Paradoxe de Francesco* de Stefan Hertmans, le traducteur est encore allé plus loin: cette anthologie de poèmes et d'essais (dont le sous-titre est *récit avec poèmes*) n'existe en tant que telle qu'en français, et représente peut-être l'un des livres les plus réussis de Hertmans (5).

Beaucoup des traductions de Marnix Vincent ont été publiées dans la *Bibliothèque flamande* des Éditions Le Castor astral (Bordeaux), une collection dirigée par Francis Dannemark, auteur belge d'expression française, qui a réussi en quelques années à constituer un éventail impressionnant d'œuvres littéraires issues de Flandre, tant classiques que contemporaines. Figurent ainsi dans cette collection, tous deux traduits par Marnix Vincent, *Villa des Roses* et *Le Feu follet* de Willem Elsschot (1882-1960) (6).

Marnix Vincent traduit loin des rumeurs. Patiemment et avec une obstination sereine. Il fuit les projecteurs, mais entretient d'intenses contacts avec les auteurs qu'il traduit. Je sais par expérience que ses questions pertinentes mettent le plus souvent en lumière des passages du texte obscurs ou mal rédigés. Les traducteurs sont en effet les meilleurs lecteurs. Ils se nichent dans les replis les plus secrets du texte. Marnix Vincent, qui affectionne tout particulièrement la traduction des poètes, ne tarit d'ailleurs pas d'éloges sur la qualité et la diversité de la poésie flamande.

S'il est permis de voir dans la traduction une «caresse intactile», reconnaissons que ces deux traducteurs sont des maîtres de la caresse. Nombre d'écrivains de Flandre et des Pays-Bas leur doivent une seconde naissance. «Honneur aux passeurs.»

Luc Devoldere
(Tr. Chr. Marcipont)

(1) Voir *Septentrion*, I, n°1, 1972, pp. 5-13.

(2) Voir *Septentrion* XXXIII, n°2, 2004, pp. 30-33.

(3) Voir *Septentrion*, XXVIII, n°3, 1999, pp. 45-51 et XXXII, n°1, 2003, pp. 178-180.

(4) Voir *Septentrion*, XXXIII, n°3, 2004, pp. 174-176.

(5) Voir *Septentrion*, XXXIII, n°4, 2004, pp. 79-81.

(6) Voir *Septentrion*, XXXIV, n°1, 2005, pp. 73-75 et XXXIV, n°4, 2005, pp. 81-83.

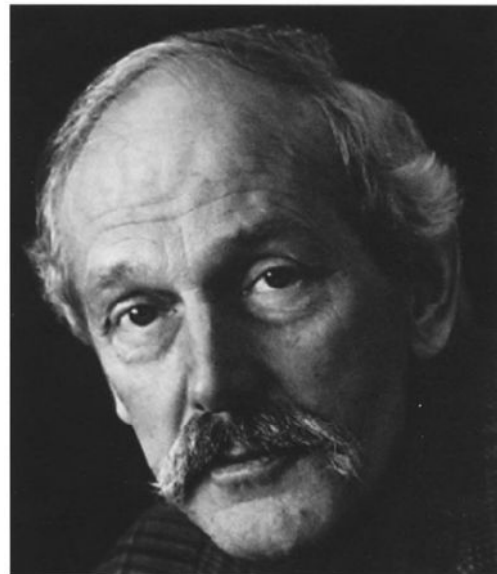


Un voyageur casanier : H.C. ten Berge

En 1995, H.C. ten Berge, né Johannes (Hans) Cornelis ten Berge le 24 décembre 1938 à Alkmaar, publiait un recueil *dagboekbladen, veldnotities* (feuilletés de journal, notes prises sur le vif). Cet ouvrage, qui relève de l'essai et du journal et poursuit un but bien précisé, fut lancé sous le titre paradoxal *De honkvaste reiziger* (Le Voyageur casanier). Séjour permanent et déplacement perpétuel ne font qu'un. Comment? A la première page, Ten Berge écrit: «Tout d'abord, cet aveu: je ne suis jamais allé nulle part. Tous mes voyages sont imaginés. Le Groenland, la Pologne, le Mexique – je ne m'y suis jamais rendu. Aventures vécues dans ma chair? Il n'en est rien ... une peur malade du voyage m'empêche de franchir les frontières de mon pays. Avant même de partir, j'ai hâte de revenir. Pourquoi me préparerais-je à un circuit qui se termine déjà sur le seuil de la maison? La seule perspective de visiter New York me donne des sueurs froides. (Que trouve-t-on donc à cette pomme véreuse, à ce trognon gangreneux qui s'appelle *Manhattan*?). En fait, ceci est faux car Ten Berge a parcouru quantité de pays: la Pologne, la Tchécoslovaquie, l'Alaska, le Groenland et le Mexique. L'alinéa qui suit fournit une explication à ce qui se présente à première vue comme un mensonge ordinaire: «J'ai écrit un jour: «Tout ce que l'on trouve ici est fiction, les faits inclus.» Et ainsi en est-il. Quel que soit l'angle sous lequel on l'observe, chaque fait, tôt ou tard, devient fiction. Seule l'imagination est réelle, remarquait William Carlos Williams.» Seule l'imagination est authentique et elle ne se soucie guère de concordance avec les faits historiques. On peut donc voyager fébrilement et en même temps ne pas bouger de chez soi.

Le monde de l'imaginaire, Ten Berge ne cesse de s'y mouvoir depuis ses débuts. Son premier livre est un recueil de poèmes *Poolsneeuw* (Neige polaire, 1964), qui mène le lecteur vers la région polaire si chère à l'auteur pour son âpreté et sa pureté. Mais il existe un autre poème, *in de himalaya* (dans l'himalaya). De plus, le voyage ne s'effectue pas seulement dans l'espace, mais aussi dans le temps. A cet égard, Ten Berge marque une indéniable préférence pour le Moyen Age, en particulier pour les XIII^e et XIII^e siècles. A cette période, les poètes errants, érudits et vagabonds connaissent leur âge d'or, tandis qu'au dernier siècle se révèle la remarquable poésie de la mystique flamande Hadewijch, une poétesse que Ten Berge admire beaucoup.

«Écrivant dans un autre siècle, je la fis apparaître dans le contexte temporel dans lequel nous essayons nous-mêmes de survivre», a-t-il dit. Grâce à sa technique de montage, il relie des mondes très éloignés les uns des autres par l'espace et le temps et qui, à première vue, ont peu en commun. Toutefois, ce n'est là qu'apparence car, à y regarder de plus près, ils présentent de frappantes correspondances, et les associer entraîne un processus d'éclaircissement



H.C. ten Berge (°1938) (Photo J. Zorgman).